

AUX « PAUVRES DU TROUPEAU »

Zacharie 11, 11

Périodique bimestriel - n°148

NOVEMBRE - DÉCEMBRE 2024

Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as,
afin que personne ne prenne ta couronne.

Apocalypse 3, 11

Sommaire

Brèves pensées sur le résidu.....	397
Lettre à un évangéliste.....	405
Jamais homme ne parla comme cet homme	413
Corbeau ou colombe ?.....	427
Le garçon meunier et sa Bible	430

Pour recevoir ce périodique régulièrement, pour commander des numéros précédents ou des exemplaires supplémentaires de ce numéro, merci de nous contacter à l'adresse ci-dessous.

Charles-Emile Moinat
Gérard Moinat

Diffusion de la Bible

Grand-rue 92
CH - 1180 Rolle

Tel : +41 (0)21 826 26 00

Email : info@diffusionbible.com

www.diffusionbible.com

BRÈVES PENSÉES SUR LE RÉSIDU

Le mot *Résidu* qui figure dans le titre de cette méditation peut surprendre et même choquer le lecteur de ces lignes. D'une manière classique et habituelle, il désigne les Juifs pieux des derniers jours (voir Esaïe 1, 9). Dans les pages que vous allez lire, par extension, il désigne une minorité fidèle qui apparaît lorsque la majorité s'est nettement écartée de la Parole de Dieu. J'en donnerai un exemple : lorsque le Seigneur parut en Israël, ce peuple élu de Dieu avait tristement abandonné les Saintes Ecritures mais un petit nombre (un Résidu) était resté fidèle. Le Saint Esprit, utilisant Luc, nous décrit, longuement et soigneusement, ce petit groupe dans les deux premiers chapitres de l'Evangile de Luc. J'aurai l'occasion d'attirer l'attention du lecteur sur ces fidèles. Dans toutes les époques, et même les pires, il s'est trouvé des Résidus fidèles. De tels ont souvent été ridiculisés par les majorités mais ils sont restés attachés à Celui qui était leur Seigneur et leur Sauveur, et à qui ils devaient tout. Leur foi et leur courage nous sont en exemple dans le temps de déclin et d'apostasie que nous traversons.

A titre d'exemple, je dirai que la famille de Béthanie, Marthe, Marie et Lazare, dont nos frères nous ont souvent entretenus, constituait, en leur temps, un Résidu fidèle. Il en fut de même de Marie, mère

de Jésus, de Marie, femme de Clopas¹, de Marie de Magdala et du disciple que Jésus aimait, qui, dans une heure redoutable, se tenaient près de la croix de Jésus.

Il est impossible de produire l'histoire de ces disciples si parfaitement oubliés, qui, au cours des âges, ont souvent connu l'épreuve et l'opprobre, mais le Seigneur les connaît et son regard a été sur eux.

J'ajoute encore que, en traçant ces lignes, je ne poursuis aucune idée élitiste, et que mon but est seulement d'encourager quelque peu ceux qui aujourd'hui versent des larmes et expérimentent ce qu'est « l'opprobre du Christ ». Voir Hébreux 11, 26 ; 13, 13, 14.

Je commencerai par prendre un exemple historique. Le livre d'Esdras nous montre comment l'édit de Cyrus (A. C. 536) permettait aux Juifs, appartenant aux tribus de Juda et de Benjamin, qui avaient été déportés à Babylone par Nebucadnetzar, de rentrer dans leur pays afin de bâtir la maison de l'Eternel (le temple) à Jérusalem. Le prophète Jérémie avait annoncé que les Juifs resteraient soixante-dix ans à Babylone. Voir Jérémie 25, 11, 12 et 29, 10. Tous n'eurent pas le courage de répondre à cet appel et le chapitre 2 d'Esdras dresse une liste de ceux qui y répondirent. Ils formaient alors un Résidu fidèle. La première chose

¹ Marie, femme de Clopas, est la sœur de Marie, mère de Jésus.

qu'ils firent fut d'établir l'autel sur son emplacement (3, 3). Ensuite, ils posèrent les fondements du temple. Ils rencontrèrent des difficultés, mais, finalement, encouragés par les prophètes Aggée et Zacharie, ils achevèrent cette construction (6, 13-15). Cet édifice n'avait pas l'aspect majestueux du temple de Salomon, et la nuée ne vint pas le remplir, mais il répondait à la pensée de Dieu dans cette époque. Ainsi, ils célébrèrent la dédicace de cette maison de Dieu avec joie, et ils offrirent, comme sacrifice pour le péché, douze boucs selon le nombre des tribus d'Israël (v. 16, 17). Ils ne perdaient donc pas de vue que, malgré leur faiblesse, douze tribus formaient le peuple d'Israël. On est aussi heureux de les voir ensuite célébrer la Pâque et la fête des pains sans levain (v. 19-22).

Si on raisonne par analogie, on constate que le Réveil, habituellement appelé le Cri de minuit, lequel se manifesta dès le début du 19^{ème} siècle, n'était pas un retour au tout début du livre des Actes où la puissance de Dieu se manifestait « par des signes et des prodiges, et par divers miracles et distributions de l'Esprit Saint » (Hébreux 2, 4) mais était cependant produit par le Saint Esprit qui rappela alors des vérités oubliées depuis longtemps, notamment la venue du Seigneur pour enlever son Eglise. « Mais au milieu de la nuit il se fit un cri : Voici l'époux ; sortez à sa rencontre » (Matthieu 25, 6). Mais reprenons le cours de nos pensées.

Après la reconstruction du temple, nous voyons arriver à Jérusalem Esdras, ce scribe versé dans la

loi de Moïse. « Car Esdras avait disposé son cœur à rechercher la loi de l'Éternel, et à la faire, et à enseigner en Israël les statuts et les ordonnances » (7, 10). De telles personnes sont, certes, fort désirées aujourd'hui. Par ailleurs, Néhémie, qui s'occupa de restaurer les murailles et les portes de Jérusalem, fit preuve de beaucoup de courage et fut d'une grande utilité au peuple de Dieu.

Mais une question se pose ici : comment l'état de ce peuple évolua-t-il au fil des années ? Pour répondre à cette question jetons un regard sur le livre de Malachie. Ce message fut donné par le prophète un peu plus d'un siècle après l'édit de Cyrus. En lisant ce livre qui termine l'Ancien Testament, vous constaterez que ce peuple était devenu indifférent à l'amour de Dieu, sans respect vis-à-vis de la sainteté de Dieu car on offrait facilement en sacrifice une bête aveugle, ou une bête boiteuse et malade. Les sacrificateurs étaient pris en défaut. Le mariage n'était plus respecté. On frustrait Dieu dans les dîmes et les offrandes élevées. Que dire de nos comportements aujourd'hui ? Ne trouve-t-on pas une sorte d'analogie entre notre époque et celle de Malachie ? N'imitons-nous pas toujours plus le monde dans lequel nous vivons ? Et c'est alors que nous voyons se découper devant nous, dans la toute dernière partie du prophète Malachie (3, 16 à 4, 6), le portrait d'un Résidu fidèle en un jour de médiocrité et de ruine. Nous trouverons leurs lointains descendants dans les chapitres 1 et 2 de l'Évangile de Luc. Jetons donc un bref regard sur les deux premiers chapitres de cet Évangile.

C'est donc Luc, « le médecin bien-aimé », un gentil – ou plutôt le Saint Esprit – qui entreprend de nous présenter, longuement, et avec de nombreux détails, un Résidu fidèle, dans un jour où le peuple d'Israël était dans un état effrayant. Lorsque le lecteur lit ces deux premiers chapitres de l'Évangile de Luc, il se demande pourquoi cette narration est si longue et si détaillée. Pourquoi ? La raison n'est-elle pas que le regard du Seigneur était sur ces pauvres êtres que le monde méprisait ?

Ces deux chapitres ont souvent été considérés parmi nous, et vous vous souvenez certainement de ce qu'ils nous présentent, c'est pourquoi je n'en ferai qu'un simple rappel.

Le prophète Malachie avait fustigé les sacrificateurs, mais voici qu'au tout début du chapitre 1 de l'Évangile de Luc, nous est présenté un certain sacrificateur, nommé Zacharie, ainsi que sa femme Elisabeth. « Et ils étaient tous deux justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements et dans toutes les ordonnances du Seigneur, sans reproche. Et ils n'avaient pas d'enfant, parce qu'Elisabeth était stérile ; et ils étaient tous deux fort avancés en âge » (v. 6, 7). Comme nous le savons, l'ange Gabriel le visita et lui annonça la naissance de Jean le baptiseur. Ce même ange Gabriel visita également Marie et lui dit : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi aussi la sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu » (1, 35). Ces deux saintes femmes passèrent trois mois ensemble au pays des montagnes. Il nous est accordé

d'entendre leur cantique, et celui de Zacharie. Nous sommes ainsi transportés dans une sphère de bénédiction qui nous émerveille et nous édifie. Nous assistons aussi à la joie des bergers qui demeuraient aux champs et gardaient leur troupeau durant les veilles de la nuit. Un ange du Seigneur leur annonça la nouvelle de la naissance du Seigneur. Il ne fut pas envoyé vers le souverain sacrificateur ni vers le roi Hérode, mais vers « les pauvres du troupeau ». Nous voyons aussi Siméon, cet homme que l'Esprit Saint conduisait et enfin, nous trouvons Anne, une prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Ainsi, dans cette période particulière, se trouvait un Résidu fidèle que Dieu reconnaissait.

Que constatons-nous aujourd'hui dans la chrétienté ? Le livre des Actes nous montre les premiers jours de l'histoire de l'Eglise, et dans ces pages nous assistons à la fraîcheur du premier amour. Cette heureuse époque fut de courte durée. En 67 (environ), l'apôtre Paul, peu de temps avant de subir le martyre, adressa à Timothée une seconde Epître qui montrait que la ruine était là. Tous ceux qui étaient en Asie s'étaient détournés de l'apôtre (1, 15). Il traça alors, pour Timothée et pour nous, un chemin clair au milieu de la ruine (2, 19-22). Il s'agissait de se retirer de l'iniquité, et de se séparer des vases à déshonneur. Il convenait aussi de fuir les convoitises de la jeunesse. En suivant cet itinéraire, on trouve « ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur ». Il est vrai que « l'opprobre du Christ » est un fardeau difficile à porter et qui freine beaucoup d'âmes. J'ai beaucoup insisté, dans le

passé, sur cette seconde Epître à Timothée. J'y renvoie le lecteur. J'ai la profonde conviction que, aujourd'hui comme hier, le Nom de Jésus sauve et rassemble les siens en son absence. Lui-même a dit : « Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Matthieu 18, 20).

Ta présence est le bien suprême ;
 Ton amour ne tarit jamais ;
 Ton cœur dispense à ceux qu'il aime
 Repos, bonheur, parfaite paix.

(Hymnes et cantiques, N° 161, strophe 2)

Jetons un regard sur le livre de l'Apocalypse. L'apôtre Jean a reçu cette révélation en 95 (environ), dans l'île appelée Patmos. Regardez les chapitres 2 et 3 qui nous présentent les sept Epîtres prophétiques, lesquelles nous donnent l'histoire de l'Eglise responsable sur la terre². Nous ne trouvons pas là ce que l'Eglise est, mais ce qu'elle a fait. L'Epître à Ephèse nous montre l'abandon du premier amour. Elle pratique encore des choses bonnes mais ne répond plus vraiment à l'amour de Christ. Dans la seconde, Smyrne, la persécution empêche le mal de pénétrer plus avant dans l'Eglise. Elle rend un brillant témoignage et la couronne de vie lui est promise. Avec Pergame, l'Eglise se lie au monde. Le résultat est Thyatire. Jésabel, l'épouse d'Achab, typifie la papauté. Le mal atteint

² Voir, du même auteur, la brochure intitulée *Réflexions sur les sept Epîtres prophétiques de l'Apocalypse*.

un haut degré et aucune restauration n'est plus envisagée. Un Résidu fidèle est alors soigneusement distingué. Il n'est pas séparé de l'ensemble mais existe en son sein. La venue du Seigneur est alors placée devant ces saints. Le Seigneur leur donne l'Etoile du matin. Sardes représente, non la Réformation, qui fut une œuvre de l'Esprit de Dieu, mais ce qu'elle est devenue entre les mains de l'homme. C'est le Protestantisme. Un Résidu fidèle existe là aussi, mais se trouve en son sein. Il n'est pas séparé. On en arrive à Philadelphie qui représente le Cri de minuit, dont j'ai déjà parlé. Une couronne lui est promise. On a bien là un Résidu fidèle mais séparé des religions de la chrétienté. Enfin, regardons la septième et dernière assemblée qui est Laodicée. On constate là une effrayante tiédeur. Elle est un objet nauséabond que le Seigneur va vomir de sa bouche. C'est la dernière phase de l'histoire de l'Eglise responsable.

Je ne vous invite pas à prétendre être Philadelphie, mais à tendre vers ce modèle que la Parole de Dieu nous donne là. Nous avons parlé du Cri de minuit et nous savons combien nos frères du passé ont été fidèles, et avec quel zèle ils ont suivi la Parole de Dieu. Leurs écrits nous restent. Lisons-les. Mais leur exemple nous reste aussi. Imitons-les. « L'opprobre du Christ » ne les fit pas reculer.

Chers frères et sœurs, le monde nous enserme de toutes parts, pénètre dans nos cœurs et dans nos maisons. N'est-ce pas l'heure de nous réveiller du sommeil ? La pensée d'un Résidu fidèle a été placée devant nous. Nous nous accordons tous pour dire

que le Seigneur Jésus vient bientôt. Trois fois, il nous dit qu'Il vient bientôt dans le dernier chapitre de l'Apocalypse.

En guise de conclusion, et pour notre encouragement à tous, je placerai devant vous trois choses précieuses qui caractérisent Philadelphie :

- 1) « Tu as gardé ma parole » (Apocalypse 3, 8).
- 2) « Je t'ai aimé » (3, 9).
- 3) « Je viens bientôt » (3, 11)

M. P.

PENSÉE

La pensée de la venue du Seigneur fait-elle vos délices journalières ? Exerce-t-elle son influence dans les mille détails de votre vie de chaque jour ? Ou bien, marchez-vous tellement la main dans la main avec le monde que la seule pensée de cette venue vous remplit de honte ?

Tiré du « Recueil de Pensées » de J.N.D.

LETTRE À UN ÉVANGÉLISTE

(SUITE DE LA PAGE 385)

Il y a, en relation avec notre sujet, une chose qui m'a beaucoup occupé. C'est l'immense importance qu'il y a à cultiver une foi sincère dans la présence et sous l'action du Saint Esprit. Nous avons besoin

de nous rappeler à tout moment que nous ne pouvons rien et que c'est Dieu le Saint Esprit qui peut tout. Dans l'œuvre de l'évangélisation, comme dans toute autre œuvre, il est bien vrai que ce n'est « Ni par force, ni par puissance, mais par mon Esprit, dit l'Éternel des armées » (Zacharie 4, 6). Si ce sentiment demeure en nous, nous serons gardés dans l'humilité, et aussi dans un sentiment d'heureuse confiance. Dans l'humilité parce que nous ne pouvons rien faire ; plein d'heureuse confiance, parce que Dieu peut tout. De plus, cela aura pour effet de nous garder sobres et paisibles dans notre travail, non pas froids et indifférents, mais calmes et sérieux, ce qui est une chose très importante à l'heure actuelle. J'ai été très frappé par une remarque faite récemment par un serviteur âgé, dans une lettre adressée à quelqu'un qui venait d'entrer dans le champ : « L'excitation », dit l'auteur, « n'est pas l'effet de la puissance, mais de la faiblesse. Le sérieux et l'énergie sont de Dieu ».

C'est très vrai et très précieux. Mais je pense que les deux phrases ne doivent pas être séparées. Si nous devons choisir entre les deux, je pense que vous et moi, préférerions la deuxième ; pour la bonne raison que beaucoup de personnes, je le crains, regarderaient comme de l'« excitation » ce que vous et moi considérerions réellement comme de la « ferveur et de l'énergie ». J'avoue que j'attache de la valeur au profond sérieux dans le travail. Je ne vois pas comment un homme qui réalise dans quelque mesure la solennité de l'éternité et l'état de tous ceux qui meurent dans leurs péchés, pourrait ne pas être profondément et entièrement sérieux.

Comment serait-il possible à quelqu'un de penser à une âme immortelle se tenant sur le bord de l'enfer, et en danger d'y être précipitée à tout moment, sans être sérieux et fervent ?

Mais ce n'est pas cela l'excitation. Ce que j'entends par excitation, c'est l'activité de la vieille nature, la stimulation de la chair qui agit sur les sentiments naturels, une exaltation qui ne relève que des sentiments. Tout cela est sans valeur et éphémère. Et de plus, c'est une source de faiblesse supplémentaire. Nous ne trouvons jamais rien de semblable dans le ministère de notre Seigneur, ni dans celui de Ses apôtres ; et pourtant quelle ferveur, quelle énergie inlassable, quelle tendresse n'y trouvons-nous pas ! Une ferveur, une énergie qui s'accordait à peine un moment de repos ou de rafraîchissement ; une tendresse qui pouvait pleurer sur les pécheurs sans repentance. Nous voyons tout cela, mais pas d'excitation. En un mot, tout était le fruit de l'Esprit éternel, tout était pour la gloire de Dieu, marqué par le calme et la solennité qui conviennent à la présence de Dieu, et par une profonde ferveur montrant que le sérieux de l'état de l'homme était pleinement ressenti.

Eh bien ! cher frère, c'est précisément ce dont nous avons besoin, et ce que nous devrions cultiver diligemment. C'est une grande grâce que d'être gardé de toute excitation provenant de la vieille nature et, en même temps, d'être dûment pénétré de la grandeur et de la solennité du travail. Ainsi, l'esprit sera gardé dans un juste équilibre, et nous serons préservés de la tendance à être occupés de

notre travail, simplement parce que c'est le nôtre. Et nous nous réjouissons de ce que Christ est magnifié, et que des âmes sont sauvées, quel que soit l'instrument utilisé.

Récemment, j'ai beaucoup repensé à l'époque mémorable, il y a dix ans, quand l'Esprit de Dieu travaillait si merveilleusement dans le nord de l'Irlande. J'ai appris de précieux enseignements par ce que j'ai vu à ce moment-là. Ceux qui ont eu le privilège d'être les témoins de la grande vague de bénédiction qui a déferlé sur cette région, n'oublieront jamais cette époque. Si je m'y réfère maintenant, c'est en relation avec le sujet de l'action de l'Esprit. Il est bien certain que le Saint Esprit a été attristé et que son action a été entravée pendant cette année 1859, par l'action de l'homme. Vous vous souvenez comment ce travail a commencé ; vous vous souvenez de la petite école au bord de la route, où deux ou trois hommes se rencontraient, semaine après semaine, pour répandre leur cœur en prière devant Dieu, pour qu'Il veuille intervenir au milieu de la mort et des ténèbres qui régnaient tout autour d'eux ; pour qu'Il ravive Son travail, et qu'Il envoie Sa lumière et Sa vérité avec la puissance de convertir les âmes. Vous savez comment ces prières ont été entendues et exaucées. Vous et moi avons eu le privilège d'assister à ces scènes de réveil et je suis certain que le souvenir de ces choses est encore frais à votre mémoire, comme il l'est pour moi aujourd'hui.

Quel était le caractère particulier de ce travail à son début ? N'était-ce pas manifestement un travail de l'Esprit de Dieu ? N'a-t-Il pas pris et utilisé les instruments les moins capables, les plus dépourvus, à vue humaine, pour l'accomplissement de Son dessein de grâce ? Quelles sortes de gens ont été principalement utilisés pour la conversion des âmes ? N'étaient-ils pas, pour la plupart, « il-lettrés et du commun » (Actes 4, 13) ? Et, de plus, tout arrangement humain et toute routine officielle avaient fermement été mis de côté. Des ouvriers vinrent de l'usine, des champs et de l'atelier, pour adresser un message à des foules. Nous avons vu des centaines de personnes suspendues aux lèvres d'hommes qui ne pouvaient pas dire cinq mots sans faute de grammaire. En résumé, une vague puissante de vie et de puissance spirituelle déferla sur nous, balayant à ce moment-là quantité de conventions et refusant toute autorité humaine dans les choses de Dieu et le service de Christ.

Dans la mesure où le Saint Esprit était reconnu et honoré, la merveilleuse œuvre progressait. Et, d'autre part, dans la mesure où l'homme animé d'un sentiment d'importance s'agitait en intervenant dans le domaine de l'Esprit éternel, le travail était entravé et étouffé. J'ai vu l'illustration de cela dans d'innombrables cas. Un effort important était fait pour obtenir que l'eau vive coule par les canaux officiels et sectaires, mais le Saint Esprit ne le ratifiait pas. De plus, en plusieurs endroits se manifestait un vif désir de tirer un profit sectaire de ce mouvement béni, et cela contristait le Saint Esprit.

Ce n'était pas tout. On mit sur un piédestal le travail et les ouvriers. Les conversions jugées « frappantes » furent claironnées partout et mises en évidence dans les journaux. Voyageurs et touristes de toutes provenances allèrent rendre visite à ces personnes, notèrent leurs paroles et leurs actes, et en portèrent le compte rendu jusqu'aux extrémités de la terre. Beaucoup de pauvres gens qui avaient jusqu'alors vécu dans l'obscurité se trouvèrent tout à coup les objets de l'intérêt général du public. On proclama leurs faits et gestes dans la presse et du haut des chaires ; et comme on pouvait s'y attendre ils perdirent complètement la mesure. Des fourbes et des hypocrites firent leur apparition de toutes parts. Cela devint un point d'honneur d'avoir une expérience étrange et extravagante à raconter, un rêve remarquable ou une vision à relater. Et même là où cette manière de faire irréfléchie n'entraînait pas la fausseté et l'hypocrisie, les jeunes convertis devinrent méprisants et hautains, et regardaient de haut les chrétiens d'âge et d'expérience, ainsi que ceux qui n'avaient pas été convertis de la même manière qu'eux, « frappés », comme on disait alors.

De plus, des gens de très mauvaise renommée, qui semblaient convertis, furent conduits de lieu en lieu, on afficha leurs noms dans les rues et des foules se rassemblèrent pour les entendre raconter leur histoire, qui n'était très souvent qu'un ramassis de détails sur des actes immoraux et des excès dont on n'aurait jamais dû parler. Plusieurs de ces personnages douteux abandonnèrent d'ailleurs

tout cela plus tard, et retournèrent avec encore plus d'ardeur à leurs pratiques précédentes.

J'ai été témoin de ces choses dans plusieurs localités. Je suis convaincu qu'alors, le Saint Esprit a été contristé et étouffé, et que le travail en a été gâté. C'est pourquoi nous devrions chercher avec sérieux à honorer le Saint Esprit, nous reposer sur Lui dans tout notre travail, Le suivre là où Il nous conduit, et non pas courir devant Lui. Son travail restera : « Tout ce que Dieu fait subsiste à toujours » (Eccl. 3, 14), « les choses qui se font sur la terre... tout est l'œuvre de Dieu » (Eccl. 8, 16-17). Le rappel de ces paroles gardera toujours l'esprit dans un sain équilibre. C'est un grand danger pour les jeunes ouvriers de s'enthousiasmer tellement pour leur travail, leur prédication, leurs dons, qu'ils en perdent de vue le Maître Lui-même. En outre, ils peuvent en arriver à faire de la prédication le but au lieu du moyen. C'est nocif de toute manière. Cela leur nuit, et gâte leur travail.

À partir du moment où je fais de la prédication mon but, je suis en dehors de la pensée de Dieu, dont le but est de glorifier Christ ; et je suis aussi en dehors de la pensée de Christ, dont le but est le salut des âmes et la pleine bénédiction de Son Église. Mais là où on laisse au Saint Esprit Sa place, là où Il est reconnu et cru comme il se doit, tout sera bien ; il n'y aura pas d'exaltation de l'homme, pas d'orgueil agité, pas d'excitation, on ne se glorifiera pas des fruits de son travail. Tout sera calme, tranquille, authentique, dénué de prétention, dans une attente simple, fervente, confiante et patiente de

Dieu. Le moi sera dans l'ombre, et Christ sera exalté.

Je pense souvent à une de vos paroles. Je me rappelle vous avoir entendu me dire une fois : « Le ciel sera l'endroit le plus sûr et le meilleur pour connaître les résultats de notre travail ». C'est une vérité à retenir pour tout ouvrier. Je frissonne quand je vois des noms de serviteurs de Christ vantés par la presse, avec des allusions flatteuses sur leur travail et ses fruits. Ceux qui écrivent de tels articles devraient réfléchir à ce qu'ils font, ils devraient se demander s'ils ne favorisent pas ce qu'ils devraient désirer voir mortifié et réprimé. Je suis pleinement persuadé que le chemin tranquille, retiré, caché, est le plus sûr et le meilleur pour l'ouvrier de Christ. Cela ne le rendra pas moins fervent, n'entravera pas son énergie, mais au contraire l'augmentera et l'intensifiera. Que Dieu nous garde d'écrire une seule ligne, de prononcer une seule parole qui puisse tendre, dans quelque mesure que ce soit, à décourager ou à entraver un seul ouvrier dans toute la vigne de Christ. Ce n'est pas le moment de faire une chose pareille. Nous désirons voir les ouvriers du Seigneur sérieux et fervents ; mais nous sommes convaincus que ce sérieux, cette vraie ferveur, découleront toujours d'une dépendance totale du Saint Esprit.

Je me suis bien étendu sur ce sujet, sans même me référer aux passages de l'Écriture auxquels je faisais allusion dans ma dernière lettre. Mais, bien-aimé frère dans le Seigneur, vous êtes heureusement familier avec les Évangiles et les Actes et ainsi

vous savez que le Seigneur Lui-même, et tous ceux qui ont cherché à marcher sur Ses traces bénies, ont reconnu et honoré l'Esprit éternel comme étant Celui par qui toutes leurs œuvres devaient être faites.

Je m'arrête, cher frère et compagnon d'œuvre, vous recommandant de tout mon cœur à Celui qui nous a aimés, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a appelés au privilège d'être ouvriers dans Sa moisson. Qu'Il vous bénisse abondamment, vous et les vôtres, et vous rende encore plus utile !

Votre affectionné compagnon d'œuvre.

C. H. M.

JAMAIS HOMME NE PARLA COMME CET HOMME

JEAN 7, 46

Ce sont des huissiers – nom donné aux gardes du temple dans les Evangiles - qui ont prononcé ces mots. En ont-ils mesuré l'étendue ? Ils les ont exprimés pour répliquer aux principaux sacrificateurs et aux pharisiens qui voulaient arrêter Jésus, à la suite d'une dispute de la foule au sujet de son identité. La foule était en effet partagée entre plusieurs avis : Jésus est-il le prophète ? ou même le Christ ? Mais il vient de Galilée ! Ne devait-il pas venir plutôt de la bourgade de Bethléhem ? Questions sans réponse au sein de la foule divisée, dont certains veulent l'arrêter, sans oser le faire toutefois. Les

huissiers, qui avaient été envoyés pour arrêter le Seigneur, s'en retournent vers les principaux sacrificateurs et les pharisiens. Ceux-ci leur reprochent de ne pas avoir amené Jésus. C'est alors que ces huissiers avancent cet argument de poids : « Jamais homme ne parla comme cet homme ».

La portée de cette affirmation dépasse certainement ce que ses auteurs pensaient exprimer. Avaient-ils personnellement décelé le caractère exceptionnel des paroles de Jésus, ou répétaient-ils simplement ce qui se disait autour d'eux ? Le croyant, qui possède aujourd'hui l'ensemble de la révélation divine, adhère de cœur à cette assertion. Nous nous proposons de relever dans l'évangile de Jean quelques-unes de ces paroles incomparables de Jésus. Quelquefois inattendus, quelquefois plus communs, ces mots touchaient la conscience ou le cœur, accompagnaient un miracle, transformaient la situation en apportant une solution divine.

Remarquons tout d'abord que, fondamentalement, les paroles que notre Seigneur a prononcées ne pouvaient avoir qu'un caractère spécial. La raison en est simple : Jésus est à la fois Dieu et homme. Le début de l'évangile de Jean présente le Fils de Dieu comme étant la Parole même : « Au commencement était la Parole, et la Parole était auprès de Dieu, et la Parole était Dieu » (Jean 1, 1). Ce verset établit l'existence éternelle de Dieu le Fils, personne divine, distincte du Père. Puis le verset 14 proclame son incarnation : « Et la Parole devint chair, et habita au milieu de nous ». Dieu le Créateur revêtit la forme humaine, pour s'approcher de

l'homme au plus près, et pour « donner sa vie en rançon pour plusieurs » (voir Marc 10, 45). Les paroles de Jésus vont donc porter ce caractère unique d'être d'origine divine, tout en étant profondément humaines, car qui connaît mieux la créature que le Créateur ?

La première parole que nous allons considérer se trouve au chapitre 4, lors de l'entretien du Seigneur avec la femme samaritaine. Jésus s'est assis, lassé du chemin, sur la margelle de la fontaine de Jacob. Une femme vient pour puiser de l'eau. Un entretien s'engage, au cours duquel le Seigneur amène la femme à découvrir la valeur d'une autre eau, celle de la vie éternelle que Jésus pouvait lui donner. Soudain, le Seigneur lui demande : « Va, appelle ton mari ». « Je n'ai pas de mari », répond la femme. Jésus acquiesce : « **Tu as bien dit : je n'ai pas de mari ; car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari ; en cela, tu as dit vrai** » (v. 17 et 18). *L'omniscience* du Seigneur transparait dans ces mots. Ils sondent profondément cette femme dont la vie n'a été qu'une succession d'échecs sentimentaux. Lorsqu'un peu plus tard, elle s'en va à la rencontre des Samaritains de la ville, elle décrit son interlocuteur comme quelqu'un qui lui a dit tout ce qu'elle a fait. En effet, Jésus avait su résumer toute sa triste vie par *une seule déclaration adressée à sa conscience*.

Au chapitre 5, Jésus se rend au réservoir de Béthesda, où des infirmes guettent l'instant où un ange agitera l'eau du bassin, afin de s'y précipiter :

seul le premier arrivé sera guéri. Pour les plus impotents, la guérison était quasiment improbable, comme pour cet homme alité là depuis trente-huit ans. Situation désespérée bien propre à émouvoir le Sauveur qui lui adresse une parole à première vue incongrue : « **Lève-toi, prends ton petit lit, et marche** » (v. 8). Comment en effet réagir à ces ordres, tous trois hors de la portée d'un infirme ? C'est que le Seigneur *éprouve la foi*. Peu de mots lui suffisent pour la tester. Dans son sens général, cette scène dépeint l'incapacité de l'homme à répondre aux exigences de la loi. Seule la foi au Sauveur délivre le pécheur. Ici, l'homme obéit... et bénéficie d'une guérison instantanée : « Et aussitôt l'homme fut guéri, et il prit son petit lit, et marcha » (v. 9).

Le chapitre 6 montre les disciples traversant, de nuit, une mer démontée. Jésus n'est pas dans la barque. Quand soudain il s'approche d'elle, marchant sur la mer, les disciples sont saisis de peur. Qui donc peut marcher sur les eaux ? Ils entendent alors la voix connue : « **C'est moi, n'ayez point de peur** » (v. 20). La simple révélation de son identité, accompagnée de mots d'apaisement, suffit à rassurer les disciples inquiets : « Ils étaient donc tout disposés à le recevoir dans la nacelle ; et aussitôt la nacelle prit terre au lieu où ils allaient » (v. 21). Au croyant qui traverse l'adversité du monde, symbolisée par la mer en furie, le Seigneur *adresse des paroles réconfortantes*, et qu'y a-t-il de plus rassurant que la présence du Seigneur dans les difficultés ?

Le chapitre 8 mentionne une femme commettant adultère et prise sur le fait. La loi de Moïse commandant de lapider de telles femmes, les pharisiens en tirent prétexte pour tendre un piège au Seigneur, venu apporter la grâce et la vérité (Jean 1, 17) : si Jésus donne son assentiment à la lapidation, où serait la grâce ? S'il s'y oppose, ne serait-ce pas transgresser la loi, manquer à la vérité ? Le Seigneur leur répond : « **Que celui de vous qui est sans péché, jette le premier la pierre contre elle** » (v. 7). Quelle parole pénétrante ! Tous se retirent, depuis le plus âgé jusqu'au plus jeune, *atteints dans leur conscience*. Jésus est laissé en présence de la femme, et lui dit : « **Moi non plus, je ne te condamne pas ; va, - dorénavant ne pêche plus** » (v. 11). Dans cette courte réplique, *la grâce et la vérité* sont réunies, la grâce qui pardonne, la vérité qui redresse.

Ce même chapitre 8 rapporte un discours de Jésus à l'adresse des Juifs qui se réclamaient d'Abraham leur ancêtre : « Nous sommes la postérité d'Abraham » (v. 33), « Abraham est notre père » (v. 39). Jésus conteste immédiatement ces propos en leur montrant que leur intention de le mettre à mort était tout le contraire d'une « œuvre d'Abraham » (v. 39 et 40). Le Seigneur leur enjoignait plutôt d'écouter Sa parole, afin de ne pas passer eux-mêmes par la mort : « En vérité, en vérité, je vous dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra point la mort, à jamais » (v. 51). A quoi les Juifs rétorquent qu'Abraham même a passé par la mort, ajoutant : « Es-tu plus grand que notre père Abraham, qui est mort ? » (v. 53). Jésus dévoile davantage : « Abraham, votre père, a tressailli de joie de

ce qu'il verrait mon jour ; et il l'a vu, et s'est réjoui » (v. 56). Devant l'étonnement des Juifs à situer Abraham et Jésus dans la même époque, le Seigneur répond seulement : « **Avant qu'Abraham fût, je suis** ». C'est le témoignage de la divinité de Jésus. JE SUIS est le nom qui exprime l'existence éternelle du Fils, message essentiel qui ne rencontre chez les Juifs que de la haine : ils s'apprêtent à le lapider. Lui-même leur échappe, précisément par son pouvoir divin.

Dans cet évangile, le ministère du Seigneur est ponctué par des déclarations péremptoires de son identité. Ce sont les « Je suis... » bien connus, énoncés en sept groupements successifs : « Je suis... le pain de vie (6, 35, 48), la lumière du monde (8, 12 ; 9, 5), la porte (10, 7, 9), le bon berger (10, 11, 14), la résurrection et la vie (11, 25), le chemin, la vérité, et la vie (14, 6) , le vrai cep (15, 1) ».

Au centre de ces déclarations, « *Je suis le bon berger* » semble se détacher comme un titre bien touchant pour les êtres que nous sommes par nature. Egarés, impuissants, haïssables, nous avons besoin de compassions et de secours, que seul le divin Berger peut apporter. Il se nomme le bon berger, par ce fait sublime qu'il laisse sa vie, ce qui est la preuve suprême de l'amour. « Le bon berger met sa vie pour les brebis » (v. 11). « Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses amis » (15, 13). Il ajoute alors : « **J'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir de la reprendre : j'ai reçu ce commandement de mon Père** » (v. 18). Quel

autre que Lui sait disposer ainsi de sa vie, pouvant décider de mourir, et tout autant de ressusciter ? Si *sa divinité toute puissante* transparaît dans cette affirmation de son pouvoir, *l'humanité dépendante* qu'il a revêtue jaillit dans la manière dont il entend exercer ce pouvoir en pleine obéissance à son Père.

Le bon berger prend avantageusement la place occupée jusqu'ici par l'homme à gages. Celui-ci n'assurait pas la sécurité du troupeau, puisqu'il laissait les brebis et s'enfuyait à l'approche du loup (v. 13). Le bon berger, lui, laisse sa vie (v. 18), met sa vie pour les brebis (v. 15). L'homme à gages n'était pas le propriétaire du troupeau, tandis que le bon berger s'est acquis toutes les brebis, au prix de sa vie. Contraste saisissant ! Et la suite du passage montre que les brebis ont gagné davantage encore. Appelées à écouter la voix du berger et à le suivre, elles ont reçu la vie éternelle, et ne périront jamais. Les dangers restent là : n'est-il pas écrit que le diable, comme un lion rugissant, rode autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer (1 Pi. 5, 8) ? Mais le Seigneur les garantit à jamais contre la perte de la vie éternelle, par cette affirmation : **« Personne ne les ravira de ma main »** (v. 28). Chaque brebis est comme tenue individuellement par la main toute-puissante du Sauveur, et par celle du Père, au verset suivant. Cette parole du Seigneur *éloigne efficacement le doute quant au salut*, doute qui naît quelquefois dans l'âme d'un croyant qui écouterait la voix de l'Ennemi.

Au chapitre 11, la mort frappe au cœur d'une famille chère au Seigneur Jésus : « Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare » (v. 5). Ayant en vue la gloire de Dieu (v. 4 et 40), qui serait manifestée par un déploiement de puissance divine, en résurrection, Jésus a laissé la mort faire son œuvre en Lazare, atteint par la maladie. Ce récit poignant nous fait entendre les réflexions des deux sœurs en deuil, les larmes des affligés, auxquelles se mêlent les pleurs du Seigneur lui-même, puis nous transporte au sépulcre où gît le cadavre, depuis quatre jours déjà (v. 17 et 39). Combien la mort, qui « a passé à tous les hommes » (Romains 5, 12), est terrible ! Mais ici se trouve, dans la personne du Fils de Dieu, la résurrection et la vie ! (v. 25). Jésus s'adresse à son Père, lui rend grâce pour le témoignage qu'il va lui rendre par ce qu'il va faire dans l'instant qui suit : « Et ayant dit ces choses, il cria à haute voix : **Lazare, sors dehors !** Et le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes ; et son visage était enveloppé d'un suaire » (v. 43 et 44). Adresser un tel ordre à un mort, sans même le relever par la main, comme pour la jeune fille ressuscitée en Marc 5, 41, sans même le débarrasser des entraves, témoigne d'une *puissance glorieuse toute divine*. Cette résurrection conduira les chefs religieux, inquiets du retentissement de ce miracle, à préparer la mise à mort de Jésus (v. 53).

Laissant les chapitres 14 à 16, qui contiennent pourtant des propos bien remarquables de Jésus à l'adresse des disciples, laissant également le chapitre 17 où le Fils s'adresse à son Père, nous arrivons au chapitre 18. Le Seigneur se fait arrêter, est

conduit au souverain sacrificateur, puis à Pilate, le gouverneur romain. L'une des accusations que l'on porte contre Jésus, et qui est parvenue à la connaissance du gouverneur, concerne la royauté à laquelle est destiné le Seigneur de gloire. Cette prétention alerte Pilate, chargé de faire régner l'ordre dans le royaume d'Hérode, le roi en exercice. Il pose donc directement la question au Seigneur : « Toi, tu es le roi des Juifs » (v. 33) ? « **Mon royaume n'est pas de ce monde** » (v. 36), est la réponse étonnante du Seigneur. Il ne remet pas en question son titre de roi, mais en précise un caractère spécial. Un royaume est en principe établi sur un territoire délimité sur cette terre. Le royaume de notre Seigneur est d'origine céleste, et sera établi ultérieurement en raison de son rejet : « ... maintenant mon royaume n'est pas d'ici ». Plus tard seulement, après une période de jugements, la terre tout entière sera soumise au « Roi des rois », au « Seigneur des seigneurs » (Apoc. 19, 16). Pilate ne sait pas entrer dans ces choses, et en reste à sa question initiale, posée maintenant comme une confirmation qu'il attend pour avancer dans le procès : « Tu es donc roi ? » (v. 37). Procès qui tourne court par le refus de Pilate de s'intéresser à la vérité (v. 38). Pilate représente ici l'homme dans les ténèbres qui ne comprend pas la lumière (voir Jean 1, 5). *Les paroles du Sauveur sont obscures pour l'homme qui se détourne de la vérité.*

Condamné à mort, victime de la pire injustice que l'homme aura commise, le Seigneur est crucifié, « et deux autres avec lui, un de chaque côté, et Jésus au milieu » (19, 18). Le fils de l'homme est

élevé de la terre, rejeté par sa créature, mais se sacrifiant dans le but inverse, celui d'attirer tous les hommes à lui-même. Voir Jean 3, 14 et 15, et 12, 32. Car sur la croix, durant les trois heures de ténèbres, Jésus « a porté nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pi. 2, 24). A la fin des trois heures, dans la certitude que les exigences de Dieu à l'endroit de l'expiation étaient satisfaites, Jésus a prononcé ces mots d'une portée immense : « **C'est accompli**³ » (19, 30). Combien d'œuvres inachevées auront marqué l'histoire de l'homme. Nous bénissons le Sauveur de ce qu'il a achevé l'œuvre majeure de toute l'histoire, celle qui sauve le pécheur. Au sein des œuvres divines, elle occupe le rang le plus élevé, comme nous l'apprend le Psaume 111. Nous lisons en effet au verset 2 : « Les œuvres de l'Éternel sont grandes », puis au verset 3 : « Son œuvre est glorieuse et magnifique », allusion magnifique à l'œuvre de la croix ! Cette parole : « C'est accompli » appartient à *cet ensemble de propos que Jésus seul pouvait prononcer*. Ils sont en effet en rapport avec la rédemption, une œuvre impossible à réaliser par l'homme, comme l'annonçaient autrefois les fils de Coré : « Un homme ne pourra en aucune manière racheter son frère, ni donner à Dieu sa rançon, (car précieux est le rachat de leur âme, et il faut qu'il y renonce à jamais) » (Psaume 49, 7 et 8).

³ Dans ce temps-là, on inscrivait cela (*Tetelestai* en grec) au bas d'une facture, pour attester de son acquittement complet.

*« C'est accompli. » L'œuvre de grâce est faite.
De la victoire enfin monte le cri.
Celui qui meurt ayant baissé la tête
A triomphé. C'est accompli.*

Cantique 211, strophe 1

Le Seigneur n'est pas resté dans le sépulcre. Ressuscité le troisième jour, il se tient devant les disciples réunis dans la chambre haute, et les salue par ces mots : « **Paix vous soit !** » (20, 19). Salutation bénie ! Il avait déjà déclaré à ses disciples, au chapitre 14, verset 27 : « Je vous laisse la paix ». Maintenant que l'œuvre est achevée, le Sauveur apporte la paix de la conscience aux disciples qui sont au bénéfice de l'œuvre expiatoire. Jésus a « fait la paix par le sang de sa croix » (Col. 1, 20). La paix de l'âme est un état bienheureux qui accompagne le fait d'être justifié par l'œuvre de Christ. Ici, elle est communiquée par l'Auteur même de notre salut présent et éternel. Puisseons-nous apprécier davantage la paix intérieure qui est nôtre par grâce !

La scène se déroule au soir du premier jour de la semaine. Quel privilège avons-nous de nous réunir autour de lui, chaque dimanche, selon Sa promesse : « Là où deux ou trois sont assemblés à mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Matth. 18, 20). Dans ce monde, que de réunions houleuses ! Dans le rassemblement autour de Lui, Il vient avec ces mots bienfaisants : Paix vous soit !

Cette paix nous est également communiquée pour l'exercice du service qui nous est confié, selon le verset 21 : « Jésus donc leur dit encore : **Paix**

vous soit ! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie ». Méditons *cette salutation sublime, qui scelle le salut de l'âme, rassérène les croyants réunis et les encourage dans leur service.*

L'évangile de Jean s'achève par la restauration publique du disciple Pierre. Il avait tristement renié son maître, en avait immédiatement conçu un amer regret (Luc 22, 62), mais le Seigneur plein de grâce l'avait rencontré après sa résurrection (voir 1 Cor. 15, 5, où l'apôtre Paul rapporte que le Christ ressuscité « a été vu de Céphas »). Une restauration publique était toutefois nécessaire, pour installer Pierre dans sa mission de pastorat dont il s'acquittera avec application, comme en témoignent ses deux épîtres. A cette fin, le Seigneur sonde les dispositions intérieures de son disciple par ces mots trois fois répétés : « **Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ?**⁴ (Jean 21, 15, 16, 17). Pierre avait affirmé que la mort même ne lui faisait pas peur : « Je laisserai ma vie pour toi » (Jean 13, 37). En parlant ainsi, il s'était indirectement vanté de l'amour qu'il portait à Jésus. Alors, celui qui sonde le cœur pose la question sensible : m'aimes-tu ? En

⁴ On a fait remarquer que Pierre ne répond pas au Seigneur avec le même mot que le Seigneur. Dans ses deux premières questions, Jésus emploie *agapei* : « m'aimes-tu d'un amour divin, un amour inspiré par Dieu ». Pierre répond par *fileo*, un terme plus faible : « je t'aime d'un amour humain, par des affections naturelles ». Dans sa condescendance, le Seigneur utilise ce même mot *fileo* la troisième fois, se mettant ainsi à la portée de son cher disciple, acceptant son sentiment tel qu'il était.

lisant l'entretien, on assiste au travail de la conscience chez le disciple, et au témoignage de la grâce chez notre Seigneur. A la troisième occurrence de la question, Pierre ne peut que s'en remettre à l'appréciation de Jésus : « Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime » (v. 17). La question du Seigneur a atteint le but recherché : *extirper du cœur de Pierre toute prétention*. C'est alors un apôtre pleinement restauré qui paîtra les agneaux et les brebis du troupeau du bon berger. Au soir de sa vie, ayant apprécié pour lui-même l'amour du Seigneur qui l'aura soutenu durant tout son ministère, il peut même exhorter les bien-aimés à l'amour : « y apportant tout empressement, joignez... à la piété, l'affection fraternelle ; et à l'affection fraternelle, l'amour » (2 Pi. 1, 5-7).

Nous avons souligné quelques-unes des paroles prononcées par notre Seigneur. Bien d'autres pourraient être considérées, car toutes sont signées de la perfection divine de celui qui avait la langue des savants (Es. 50, 4), celui dont la pensée n'allait pas au-delà de la parole (Psaume 17, 3). Point de sous-entendu dans les paroles du Seigneur, lui qui est la vérité (Jean 14, 6) ! Ses paroles étaient toujours adaptées à la situation et au but poursuivi par le Seigneur... encore faut-il que l'homme soit disposé à écouter.

La méditation des propos de Jésus occupe d'une manière heureuse le cœur du croyant, car il apprend ainsi à mieux connaître la personne du Seigneur. En effet, à la question incrédule des phari-

siens : « Toi, qui es-tu ? », Jésus a répondu : « Absolument ce qu'aussi je vous dis » (Jean 8, 25). Chez lui plus que chez tout homme, les propos témoignaient de ce qu'il était véritablement. Écouter la voix du bon berger restera toujours le devoir de la brebis. On aime à rappeler l'attitude de Marie de Béthanie, « qui aussi, s'étant assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole » (Luc 10, 39).

Méditer les paroles de Jésus nous instruit aussi quant à notre propre manière de parler. Sans prétendre vouloir nous exprimer comme Lui, spécialement lorsqu'il a parlé avec son autorité *divine*, nous avons à surveiller notre langage, mettre une garde à l'entrée de nos lèvres, selon la prière de David au Psaume 141, verset 3, et appliquer les nombreuses exhortations des épîtres à ce sujet. Parler « la vérité chacun à son prochain » (Eph. 4, 25), veiller à ce que la parole que nous exprimons soit « toujours dans un esprit de grâce, assaisonnée de sel » (Col. 4, 6). L'apôtre Jacques développe le sujet de l'usage que nous faisons de notre langue, un « petit membre » capable « de grandes choses » (Jacques 3, 5). Dans la présentation de la Parole de Dieu comme dans l'annonce de l'Évangile, il convient de veiller au langage utilisé.

Au fond, le langage est l'un des moyens mis à la disposition du croyant, par lequel il nous est donné de ressembler quelque peu au Modèle parfait. Il s'affine dans la recherche de la communion avec Lui, cette part précieuse et privilégiée qui est donnée à l'Église de vivre avec son Seigneur. N'est-il pas touchant, à la fin du Saint Livre, de voir l'Église

se mettre au diapason de la pensée du Seigneur ? Par deux fois, Jésus a déjà mentionné son prochain retour : « Je viens bientôt » (Apoc. 22, 7 et 12). Un dialogue est ensuite rapporté. Les paroles qu'il contient ne sont plus adressées aux hommes, comme celles que nous avons considérées ensemble dans ces réflexions. C'est un échange plus intime. « Et l'Esprit et l'épouse disent : Viens » (Apoc. 22, 17). L'Époux répond par une nouvelle confirmation. « Celui qui rend témoignage de ces choses dit : Oui, je viens bientôt », réponse suivie de l'écho fervent de l'Épouse : « Amen ; viens, seigneur Jésus ! » (v. 20).

E. H.

CORBEAU OU COLOMBE ?

Nous aimerions, avec l'aide de Dieu notre Père, dire quelques mots au sujet de la colombe dans la Bible. Rappelons que la Bible est la Parole de Dieu, et non point comme quelques-uns disent et prêchent, qu'elle ne ferait que contenir la parole de Dieu. La Bible est « non la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la parole de Dieu » (1 Thessaloniens 2, 13).

Citons premièrement ce verset d'Ésaïe qui prophétiquement aura sa réalisation pour les tribus d'Israël juste avant le millénium, mais que nous voulons considérer ici et appliquer sur le plan chrétien : « Qui sont ceux-ci, qui volent comme une

nuée, et comme les colombes vers leurs colombiers ? » (Esaïe 60, 8). Qui sont ces colombes ? D'où viennent-elles ?

Selon la loi de Moïse, les colombes étaient des oiseaux purs (Luc 2, 24), contrairement à d'autres, comme les corbeaux, qui étaient impurs, dont il est dit : « vous aurez ceux-ci en abomination, on n'en mangera point, ce sera une chose abominable » (Lévitique 11, 13). Dans les corbeaux, nous pouvons voir une image de ce que tout homme est par nature, un être impur : « tous nous sommes devenus comme une chose impure, et toutes nos justices comme un vêtement souillé » (Esaïe 64, 6).

Job nous interpelle lorsqu'il pose cette question : « Qui est-ce qui tirera de l'impur un homme pur ? » (Job 14, 4). Autrement dit, spirituellement, qui pourra transformer d'affreux corbeaux en colombes ? Nous ne connaissons qu'un seul qui soit capable de le faire, son nom est Jésus-Christ. Par sa mort sur la croix, par son sang versé, par sa résurrection, Il peut nous faire passer de l'état de corbeaux à l'état de colombes, car il a pris sur lui tous nos péchés et il les a expiés sur le bois de la croix, et par sa mort « notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché » (Romains 6, 6). Il peut et veut nous transformer (litt. : nous métamorphoser - 2 Corinthiens 3, 18). Ouvrons-lui donc notre être tout entier, laissons-le prendre possession de nous-mêmes car nous sommes à lui, nous avons été achetés à prix (1 Corinthiens 6, 19-20).

Peut-être lis-tu cet article et ne connais-tu pas le Seigneur Jésus comme ton Sauveur personnel ? Viens à Lui, Lui confessant tes péchés. Il te pardonnera et t'accordera le don gratuit de la vie éternelle.

Lorsque le Seigneur s'adresse à son enfant, à celui qui est lavé dans son sang versé à la croix, il lui dit : « Viens ! Ma colombe, qui te tiens dans les fentes du rocher...montre-moi ton visage, fais-moi entendre ta voix ; car ta voix est douce, et ton visage est agréable » (Cantique des Cantiques 2, 13-14). Oui, par grâce, le chrétien se tient dans la fente du rocher (le Christ frappé à la croix), il jouit de la personne de son Seigneur. Christ nous désire avec ardeur. Il désire voir « notre vrai visage », celui que Lui-même par son Esprit a façonné et façonne en nous. Mais Il désire aussi entendre notre voix, parlons-lui, louons-le, bénissons son nom, « Il est merveilleux » (Juges 13, 18).

« Voici, tu es belle, mon amie ; voici, tu es belle ! Tes yeux sont des colombes derrière ton voile » (Cant. des Cant. 4, 1). « Tu m'as ravi le cœur par l'un de tes yeux » (4, 9). Combien à ses yeux nous sommes beaux, revêtus de la beauté de Christ. « Il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé » (Ephésiens 1, 6).

Christ peut dire du chrétien et de l'assemblée : « Ma colombe, ma parfaite, est unique » (Cant. des Cant. 6, 9). Pour Christ, l'assemblée est unique. Pour s'acquérir cette perle de très-grand prix, il vend tout ce qu'il a, il s'anéantit et donne le prix nécessaire afin de l'obtenir (Matthieu 13, 45-46). Le chrétien est parfait en Christ (Hébreux 10, 14). Il a

revêtu le Seigneur Jésus Christ (Romains 13, 14 et Galates 3, 27). Il est accompli en lui (Colossiens 2, 10).

*Seigneur Jésus, ne t'aimerions-nous pas ?
Toi qui donnas pour nous ta vie,
Toi dont la tendresse infinie
Vient chaque jour au-devant de nos pas ?*

(Hymnes & Cantiques n° 70, verset 4)

Que le Seigneur nous encourage tous par ces quelques pensées.

Votre frère Lionel

LE GARÇON MEUNIER ET SA BIBLE

Un jeune garçon suédois, nommé Jean, était tombé à l'eau et il s'en était fallu de peu qu'il ne fût broyé sous la roue du moulin ; mais il avait été sauvé à la dernière minute. Après avoir ainsi vu la mort de près, Jean avait commencé à se préoccuper de l'état de son âme et avait acheté une Bible à un colporteur qui passait par le village. Il lut le saint Livre et, par la grâce de Dieu, y trouva le salut. Dès lors, il confessa hardiment sa foi autour de lui. Mais il ne tarda pas à être en butte à des persécutions de la part du meunier chez lequel il travaillait, de la femme de celui-ci, et de ses camarades. Tous étaient déterminés à lui rendre impossible la lecture de la Bible, mais le Seigneur veillait sur lui. Peu après, André, le fils du meunier, un jeune homme

de vingt ans, ayant mené jusqu'alors une vie d'impiété et de dissipation, devint à son tour un disciple du Seigneur. Voici comment les choses se passèrent : Jean était l'aide d'André au moulin et ils étaient auparavant les meilleurs amis du monde, mais depuis la conversion de Jean, André employa toutes les suggestions, les artifices, les menaces et même la violence, pour plonger son camarade dans une vie de désordre. Tous ses efforts furent sans effet. Un jour, pendant que Jean était occupé dehors, André, qui était seul au moulin, s'empara de la Bible de Jean dans l'intention de la jeter dans la rivière ; cependant, juste au moment de lancer le volume, il l'ouvrit machinalement, et ce passage attira son regard : « Deux femmes moudront à la meule, l'une sera prise et l'autre laissée » (Matt. 24, 41). Cette déclaration atteignit sa conscience avec la rapidité de l'éclair ; elle prit possession de son cœur ; et, sous l'emprise d'une inexprimable émotion, il replaça la Bible de Jean dans sa chambre. Dès ce moment, André devint un nouvel homme et se montra à son tour un fidèle serviteur de Jésus Christ. Pleinement unis de cœur et d'âme, Jean et André, malgré leur jeunesse, devinrent bientôt, dans la main de Dieu, les instruments d'un réveil religieux dans le village et ses environs.

Tiré de « La Bonne Nouvelle » de 1952

C'EST ENCORE TEMPS !

C'est encor temps ! À la vie éternelle,
En cet instant le Fils de Dieu t'appelle.
C'est Jésus ! réponds-lui !
Oh ! viens, entre aujourd'hui !

Pour le festin la salle est déjà prête ;
Les conviés se rendent à la fête.
Viens aussi, réponds-lui !
Oh ! viens, entre aujourd'hui !

C'est encor temps, car la porte est ouverte,
Par le Sauveur l'entrée en est offerte.
Viens aussi, réponds-lui !
Oh ! viens, entre aujourd'hui !

Demain ! Sais-tu ce que demain t'apporte ?
Plusieurs en vain frapperont à la porte !
À jamais loin de lui !
Oh ! viens, entre aujourd'hui !

Ne tarde pas à répondre à sa grâce,
Il reste encor aujourd'hui de la place.
Maintenant, viens à lui !
Oh ! viens, entre aujourd'hui !

Hymnes et Cantiques, n° 255

La Sainte Bible

Edition de Rolle

La Bible Darby édition de Rolle présente un nouveau format, et de nouveaux caractères plus agréables à lire.

Le texte de cette édition est celui des éditions précédentes, c'est-à-dire celui édité par l'Imprimerie de l'Université d'Oxford en 1916 sur 912 pages.

Seuls quelques mots vieillis, subjonctifs passés, expressions grammaticales désuètes ou certaines notes ont été actualisés pour tenir compte de l'évolution de la langue française, et les références au „Texte Reçu“ ont été supprimées.

Cette édition contient 1311 pages dont 14 en couleurs pour les tableaux, plans et cartes géographiques.

Elle est disponible au format 14,5 x 21,5 cm et 12 x 18 cm en plusieurs finitions différentes pour la couverture.

Visitez le site
www.bibledarby.com
pour plus d'informations ou
www.diffusionbible.com
pour commander.

Similicuir noir semi-rigide : 15.-
Similicuir bleu souple : 30.-
Similicuir beige souple : 30.-
Similicuir bi-tons bruns* : 40.-

Cuir noir sans rebord* : 50.-
Cuir noir avec rebord* : 70.-

*Ces Bibles ont la tranche dorée

Prix en Euro / CHF. Hors frais de port. Commande à l'adresse de l'éditeur



